

## M O D E S

## RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous continuons à passer en revue les costumes de ville ; on ne nous montre encore aucune toilette de bal.

Les robes d'étoffes riches peuvent, à la rigueur, se passer d'ornements ; cependant les avis des couturières diffèrent sur ce sujet. Les unes veulent des tissus de prix et pas de garnitures ; les autres, au contraire, assurent que plus l'étoffe a de valeur, plus la robe doit être enrichie au moyen des combinaisons de dentelle et de passementeries perlées.

Consultons aujourd'hui les récentes créations de madame Pieffort, rue Grange-Batelière, 1. En femme de goût, elle essaye un peu tous les genres ; comme elle réussit à contenter ses nombreuses clientes, il en faut conclure qu'elle a raison. Voici un aperçu de ses dernières toilettes :

Une robe de gros grain gris clair est ornée dans le bas par une bande de velours peluche de nuance marron ; cette bande, unie du côté qui borde la jupe, est entourée d'une corde de même teinte ; à sa partie supérieure, elle se découpe à dents avec entourage d'une ganse perlée de jais. Pour corsage, une casaque ajustée, décorée de même dans son pourtour, aux épaules et au bas des manches. A la taille, une ceinture marron, garnie de passementerie et jais ; boucle de jais taillée.

Une robe de *lindsay* (étoffe anglaise), nuance marron jaspé de blanc, a une première jupe entourée d'un plissé de taffetas noir avec chef de perles ; une seconde jupe, découpée en festons, est retenue sur les côtés par les pans d'une ceinture de taffetas, aux deux bouts de laquelle pendent des glands de perles. Le corsage, montant, a une *bernoise* de taffetas avec épaules, le tout avec ornements assortis. Les manches, de taffetas jusqu'à mi-bras, sont très-justes et boutonnées tout le long.

Une très-jolie toilette de théâtre est en gros grain vert de lumière. La jupe, traînante, est ornée de velours vert assorti.

Pour corsage, une casaque ajustée ouverte sur les côtés et ornée aux épaules, manches et pourtour, par des ajustements *Louis XIII*, en rubans de velours vert. De gros boutons de nacre ronds et bombés ferment la casaque sur le devant.

Madame Pieffort a aussi composé deux jolies toilettes de soirées que voici :

Robe de poulx de soie rose, ornée de galon de guipure et perles blanches. Le corsage, drapé de soie rose, est recouvert d'un apprêt de guipure du même genre, qui revient sur les épaules en manchettes espagnoles, et s'attache à la ceinture au moyen d'un camée d'où s'échappent des écharpes de guipure frangées de perles.

L'autre toilette est en tulle bouillonné avec sous-jupe de taffetas blanc. La sous-jupe, entourée d'une ruche gaufrée, est apparente sur une hauteur de 10 centimètres ; au-dessus, la jupe de tulle se festonne en plis suivis de colliers de perle et rattachés aux raccords par des choux de satin rose. Cette décoration de chaînes de perles blanches et touffes de satin rose se répète aux draperies du corsage et aux épaules.

Quand la saison des bals sera inaugurée, madame Pieffort nous donnera de charmantes nouveautés, pour lesquelles elle fait en ce moment des préparatifs d'un heureux présage.

Tout est dit quant à la forme des chapeaux ; il ne se produira pas de changements notables durant cette saison. Heureusement, madame Morison, rue de la Michodière, 6, dont les innovations artistiques sont connues de nos lectrices, sait varier son répertoire de manière à attirer quand même l'attention des

élégantes. Ses chapeaux, quelquefois d'un genre très-simple et quelquefois ornés avec tout le luxe de la plus aimable fantaisie, méritent d'être cités comme les véritables types des caprices du jour. On peut affirmer qu'une modiste à court d'invention doit se trouver bien embarrassée devant la forme actuelle des chapeaux ; cette forme est si exigüe, qu'elle se recouvre avec un ruban..., et, malgré cela, jamais les chapeaux n'ont porté autant d'ornements divers. Par quel miracle arrive-t-on à la solution de ce problème : faire tenir plus de choses sur un petit chapeau que sur un grand ? Demandez à madame Morison. Quant à nous, nous constatons le fait sans nous charger de l'expliquer.

Les formes Paméla, Médicis, Dona Maria, Impératrice, que nous avons esquissées le mois dernier, se combinent depuis quelques jours de cent manières différentes sous les doigts de l'habile modiste. D'autres modèles de velours plein, ornementés de camées et peigne Joséphine, sont venus prendre place parmi ces compositions de haute élégance.

Les chapeaux *toque*, ainsi que les chapeaux ronds à petits bords, se maintiennent comme coiffures d'enfants ; nous les avons vus accompagner les nouveaux costumes créés par la maison de *Saint-Augustin*.

Des toilettes de flanelle cachemire blanche, ornementées par des bandes à festons de velours de nuance vive, font aussi leur apparition dans cet établissement. Les petites filles sont très-bien en paletot ajusté avec ceinture. On fait pour elles, dans leur magasin favori, une foule de jolies confections en casaques, burnous, vestes-basquines, etc. La guipure Cluny, si prodiguée depuis quelques mois, convient on ne peut mieux à la décoration des costumes enfantins, et la maison de *Saint-Augustin* en use avec cette entente parfaite que nous avons souvent occasion de signaler. A bientôt les mignonnes toilettes de soirées, qui nous seront montrées vers l'époque des fêtes de Noël.

Les tissus en lainage imitation d'astrakan et les velours peluche sont adoptés pour manteaux d'enfants. Au reste, depuis quelque temps, toutes les modes nouvelles sont répétées dans la mise des bambins. C'est à ce point que nous nous demandons si ce sont les petits qui imitent les grands, ou si, au contraire, les couturières vont avec la lorgnette grossissante copier les modèles créés par *Saint-Augustin* ?... Nous penchons du côté de cette dernière supposition.

Disons bien vite aux femmes économes qu'elles peuvent trouver, dans les nouveautés de la saison, des motifs séduisants de costumes à bon marché. On n'a jamais tant porté de lainage. Les *lindsay*, les *scheepskine*, les mohairs mouchetés, et toutes les étoffes pelucheuses, ne sont pas d'un prix élevé et font des toilettes que l'on voit porter dans les plus hautes régions. Nous souhaitons depuis longtemps cette innovation, qui établit une ligne bien accentuée entre la robe du matin et celle de visite ou de grande toilette. Nous avons donc à remercier les fabricants de lainage, qui ont su faire de la haute fantaisie dans un genre délaissé parce qu'il avait le tort de rester stationnaire.

Le jupon, auquel on ne reprochera pas un excès de monotonie, vient de se lancer dans un nouveau style de décoration. On voit chez MM. *Bandelier et Roche*, maison Creusy, rue Montmartre, 133, des sur-jupes garnies de revers mousquetaires posés, en cachemire de couleur, sur une bande blanche ou



gris clair ajoutées en bas du jupon. Des boutons en forme de pastilles, des cordes de perles, la guipure, et toutes les passementeries de circonstance, viennent se mêler à ces motifs qui ont du cachet et de l'originalité.

De très-beaux jupons de *yak* blanc, ornés de petites tresses perlées à jour, sont préparés, dans la maison que nous venons de citer, pour les toilettes de soirées.

Les réceptions de salons nécessitent quelques raffineries coquettes. On peut demander à la parfumerie moderne ses trésors de création récente. L'essentiel, si l'on emploie du blanc et du rouge (ce qui arrive ordinairement), est de le poser adroitement, afin que personne ne soit autorisé à dénoncer le fait.

Si l'on a le tact de choisir des spécialités signalées par la mode, aucun soin n'est d'urgence. Le blanc Nymphaea et le rose d'Armide de la maison Ségué, 17, rue de la Paix, s'incorporent avec le tissu dermal et défient l'œil le plus exercé (celui de la malignité, bien entendu). On peut, d'autre part, préférer ces produits à toute espèce d'autres, sur la seule affirmation de leur inventeur, qui certifie qu'ils n'exercent sur la peau aucune influence corrosive, puisqu'ils ont la vertu de lui conserver le velouté et la souplesse.

Les crayons Impératrice de la même fabrique ajoutent à l'éclat de la beauté par des touches fines, adroitement ménagées.

Aujourd'hui que la toilette est devenue un art, on nous pardonnera d'insister sur ces procédés; les femmes ne dédaignent pas les secrets de beauté. Celles qui font fi de nos recettes ne sont

pas sincères, ou bien elles sont très-jeunes et très-jolies, — ce qui, par malheur, ne durera pas toujours.

Tout le monde se sert maintenant du lait antéphélique, et cependant aucun produit n'a été plus vivement discuté aux premiers jours de ses succès. Il y a de cela dix-sept ans. Que de choses, depuis, ont passé de mode! Si vous voulez en juger, ouvrez notre *Moniteur de la Mode* de 1849 et regardez les gravures. Elles ne ressemblent guère à celles de cette année, et pourtant on les trouvait charmantes alors... On avait raison: elles l'étaient en effet.

Eh bien, le lait antéphélique, chargé de conserver au teint sa blancheur nacrée et de le dépouiller de toute tache envahissante, n'a pas, comme les vêtements proscrits par la mode, perdu son crédit. On a reconnu, après de patientes expériences, que ce cosmétique épure le teint, qu'il lui conserve une surface limpide et le dégage de toutes les atteintes atmosphériques. Aussi s'en fait-il une consommation incroyable, qui s'est encore augmentée cette année. Cette augmentation s'explique par la chaleur persistante des mois de l'été; jamais le lait antéphélique n'avait paru si nécessaire. Il aurait certainement fallu l'inventer, s'il n'avait existé depuis dix-sept ans.

Il n'en est pas moins vrai que, parmi les branches de l'industrie qui ont fait de rapides progrès depuis quelques années, la parfumerie peut revendiquer une place au premier rang, et ses succès ne sont ni les moins nombreux ni les moins estimables.

Marguerite DE JUSSEY.

## CAUSERIE

Ils s'en vont vite, les uns après les autres, ceux qui ont vécu leur jeunesse avec nous, ceux qui ont charmé et amusé le public, et s'y étaient fait de ces sympathies inconnues et de ces amitiés qui fleurissent en secret! Du nombre de ceux-là, il faut compter cet esprit charmant et aimable qu'on nommait Dumanoir et que nous avons enterré, ces jours derniers, dans la pleine force de son âge et dans la jeunesse encore de son talent.

S'il y a eu de plus grands génies littéraires et même des talents plus complets et plus substantiels que lui, dont je me sois quelquefois borné à vous signaler la mort, ne vous étonnez pas si j'insiste un peu plus que de coutume, aujourd'hui, sur la disparition de Dumanoir. C'est qu'il représentait deux types rares dans notre littérature, la dramatique surtout, et qui, j'en ai bien peur, s'éteignent avec lui.

Dumanoir, né gentilhomme, l'était dans ses manières comme bien peu. Il avait la distinction la plus exquise, la politesse de tradition qu'on ne sait plus guère où trouver, une bienveillance irréprochable pour tout le monde. Il avait traversé la société parfois si mêlée des lettres et du théâtre, sans jamais, même dans sa toute jeunesse, dévier d'une semelle de cette loi du bon goût et du bon ton qui étaient de principe chez lui. Nul n'avait le droit de dire qu'il fût ni fier, ni hautain, et, cependant, il n'était familier avec personne. Il avait trouvé le moyen d'imposer le respect en même temps que des sympathies très-vives autour de lui; l'aspect même de sa personne commandait ces sentiments.

Comme auteur dramatique, son répertoire, qui est considérable, atteste sa fécondité, sa verve, sa gaieté de bonne compagnie. Il a touché à tous les genres — le drame, la comédie, le vaudeville pur sang, le vaudeville bouffon, — avec un égal succès. Par son travail, il s'était acquis une très-belle fortune.

Ce qui le distinguait de la foule des faiseurs de pièces, c'était son éducation première; et dans toutes ses productions, même les plus hâtives en apparence, il mettait toujours un grain littéraire. Même en écrivant les *Pommes de terres malades*, qui sont restées le type de la revue de fin d'année, il n'oubliait point qu'il était l'auteur des *Premières armes de Richelieu*, du *Marquis de Létorières*, de *Etre aimé ou mourir*, du *Code des femmes*, du *Camp des bourgeoises*, des *Toilettes tapageuses*, etc., etc.

Une foule considérable accompagnait Dumanoir à sa dernière demeure: gens de lettres, auteurs dramatiques, directeurs de théâtres, artistes; parmi ceux-ci, on remarquait en tête mademoiselle Déjazet, la jeunesse en cheveux blancs, et qui doit ses plus beaux succès à Dumanoir. J'ai remarqué avec satisfaction que la foule, qui montre toujours une grande curiosité aux convois des dignitaires et des puissants de ce monde, apporte, dans son empressement à regarder passer le convoi des hommes qui se sont illustrés par l'intelligence, un sentiment de respect et de sympathique regret non déguisé. La foule a l'instinct de ce qu'elle perd; elle sait qu'un dignitaire se remplace par une signature du souverain, mais qu'un artiste, un écrivain, un orateur de talent se fait attendre, — et quelquefois longtemps.

Je vous le disais bien, dans ma dernière causerie, que le nuage qui avait passé sur Paris n'y laisserait pas de trop profondes traces. A l'heure qu'il est, les organisateurs de fêtes et de plaisirs sont à leur poste; les bals de l'Opéra sont déjà sur l'affiche; les théâtres ont endossé leurs habits neufs, c'est-à-dire mis au vent leurs pièces nouvelles. *L'homme qui manque le coche*, aux Variétés, ne manque pas sa recette; quant à la *Famille Benoiton*, c'est une Californie non pas de gloire, mais d'argent pour M. Sardou, et pour le Vaudeville. Le 20 novembre, je rencontrais sur la place de la Bourse un de mes amis qui sortait tout penaud du bureau de location. Il voulait une loge, on





Pl. 35.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Coiffures de M. Henry de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré.

Voyez la description, page 2 de la couverture.)



lui offrit de l'inscrire pour le 17 décembre ! A l'heure qu'il est, on prend des loges au Vaudeville pour le premier de l'an. La *Famille Benoiton* passe à l'état de dragées.

La pièce a été jouée à Compiègne, devant la Cour; on ne dit pas si elle y a eu du succès, ce qui me fait supposer que non, et j'en serais bien aise, non pas pour M. Sardou, à qui je ne veux que du bien, mais pour la pièce, que je trouve, je le dis avec ma franchise ordinaire, détestable, bien qu'au fond il y ait une intention de satire assez verte et très-méritée par toute une classe de la société. Si la satire de M. Sardou devait guérir ceux qui vont au théâtre du Vaudeville, j'en serais ravi et je féliciterai deux fois l'heureux auteur; mais remarquez qu'il n'en est rien. Je ne crois pas à l'efficacité des leçons jouées au théâtre, au contraire; et la preuve, c'est que des personnes qui ne savaient pas le premier mot de la langue que parlent mesdemoiselles Benoiton, la jabotent aujourd'hui avec une aisance remarquable. Ce n'est pas, j'aime à penser, ce que voulait M. Sardou, et c'est à quoi il arrive. Plus d'une jeune femme, s'il en est que l'on conduit au Vaudeville, imitera les costumes de mesdemoiselles Benoiton, — j'entends parmi celles qui ont des dispositions à l'excentricité.

Ce qui ne manquera d'ajouter au succès de la *Famille Benoiton*, c'est que M. Sardou, en se rendant à Compiègne pour assister à la représentation de son œuvre, a été invité à la table de LL. Majestés, où ne sont invités, dit l'*Événement*, que les auteurs décorés; les autres, c'est-à-dire ceux qui ne sont point décorés, ne sont toujours, d'après le même journal, admis qu'à la table des officiers de service. J'aime à croire que, sous ce rapport, l'*Événement* est mal informé, et que l'Empereur ne saurait faire cette distinction entre, par exemple, un auteur de génie qui ne serait point décoré, et un auteur d'un mérite moindre et qui aurait le ruban rouge à la boutonnière. J'avoue que, si honoré que je fusse, à tout prendre, de dîner en compagnie des officiers de la maison de l'Empereur, par conséquent en très-excellente compagnie, je me dispenserais d'aller à Compiègne, moi qui ne suis point décoré, sachant que M. tel ou tel a reçu un honneur insigne, que l'on me considérerait comme ne méritant point. Voilà pourquoi je répète qu'en ce point l'*Événement*, qui publie des détails intéressants sur l'intérieur de la Cour, doit se tromper.

Dans le monde officiel, le séjour à Compiègne est la grande préoccupation du moment, et je comprends que, pour ceux qui ont l'honneur d'être admis dans ces grandes réunions, ce soit un souci d'y être ou de n'y être point. Mieux partagés seront encore les élus de la série qui assisteront à la réception, dans l'impériale demeure, du roi et de la reine de Portugal, attendus au moment où paraîtront ces lignes. Le séjour de LL. Majestés à Compiègne sera l'occasion de fêtes splendides comme l'Empereur sait en offrir aux hôtes à qui il donne l'hospitalité au nom de la France. Spectacles, bals, concerts se succéderont,

On a beaucoup parlé, il y a quelque temps, des coupeurs de tresses de la Moravie; ces industriels ont trouvé en France des imitateurs, dans la personne des raseurs de têtes féminines de la Picardie. La mode des faux cheveux et la rareté de la marchandise exercent, en effet, l'imagination de certains fournisseurs de cette matière première, à ce point que, ne trouvant plus sans doute de têtes à raser au fond de la Dalécarlie, de la Suède et de la Norvège, il en est qui n'hésitent pas à se déplacer, afin d'opérer dans des contrées encore inexplorées et par conséquent fécondes. Tels sont ceux qui exploitent en ce moment les campagnes de la Picardie.

sans compter les grandes choses, et l'on viendra nous dire que les occasions manquent pour exciter les gens riches aux dépenses !

Voici le moment où certains livres, que j'appellerai volontiers les livres-dragées, vont faire leur apparition aux vitrines de quelques libraires qui en ont la spécialité. Entre ces livres, il faut encore savoir distinguer : les uns sont faits uniquement pour les yeux, et on les feuillette comme on croque des pralines; le lendemain il n'en est plus question; quelques autres ont des assises solides et prennent racines dans les bibliothèques. Ils vont pousser, ceux-là; mais j'en tiens deux dans ma main que je ne puis négliger de vous signaler tout de suite; ils sont dus l'un et l'autre à un écrivain qui a pris une grande place dans l'attention publique par des livres de science conçus de façon à rendre l'étude de celle-ci facile, agréable, et à la populariser; j'ai nommé M. Arthur Mangin. L'un de ces deux ouvrages est intitulé *le Désert et le Monde sauvage*; il est édité par la maison Mame et fils, de Tours : c'est dire assez dans quelles conditions de luxe typographique et quelles splendides illustrations accompagnent le texte intéressant, ingénieux, mis à la portée de toutes les intelligences, et que goûtent à la fois et les personnes sérieuses et celles qui veulent s'instruire en se récréant d'une manière utile. Ce très-curieux ouvrage, que je ne saurais trop vivement recommander à l'attention de mes lectrices, est divisé en cinq livres : le premier est intitulé *les Landes, les Dunes, les Steppes*; le deuxième, *les Déserts de sable*; le troisième, *les Prairies, savanes, pampas, llanos*; le quatrième, *les Forêts*; le cinquième *les Déserts polaires, les Montagnes*. — Vous assistez, en lisant ces pages charmantes, écrites d'un style attrayant, aux drames les plus terribles de la nature, comme à ses mystères les plus curieux. Les beaux dessins de ce volume sont de MM. Van'Dargent, Foulquier, Freeman. C'est assez dire.

Le second ouvrage de M. Arthur Mangin, qu'un long succès, qui se renouvelle chaque année, recommande à l'attention publique, est intitulé *les Savants illustres de la France*. C'est une galerie dont chaque sujet a son intérêt tout spécial. Cet ouvrage d'une haute utilité, en même temps que d'un enseignement sérieux, ouvre avec la biographie d'Ambroise Paré et ferme sur celle du vénérable M. Biot, notre contemporain. On voit par là combien de siècles, tous glorieux pour la science de notre pays, l'auteur a parcourus avec une sûreté d'appréciations qui ont valu à ce livre, populaire désormais, le succès qu'il a constamment rencontré. Je ne dois pas manquer de dire que, tous les ans, une nouvelle édition des *Savants illustres de la France* est jugée nécessaire, et chaque année M. Arthur Mangin, avec la patience d'un homme de goût et d'étude, y ajoute quelques pages qui le complètent. Il ne faut pas dédaigner les seize magnifiques portraits qui accompagnent l'édition actuelle, et qui sont tous gravés sur des portraits de l'époque.

X. EYRA.

Voici comment les marchés et la tonte se pratiquent : un ou plusieurs marchands de tableaux parcourent les hameaux et les villages. L'enluminure de ces tableaux, fabriqués pour la plupart à Épinal, tente les filles d'Ève, qui, pour en posséder un, n'hésitent pas à se laisser couper sur le sommet de la tête une poignée de leurs cheveux les plus longs. Ce fait s'est produit naguère encore dans une commune du canton d'Hillencourt, où l'on rencontre plusieurs femmes tonsurées.



## PÈLE-MÈLE

La première représentation des *Commentaires de César*, de M. de Massa, a eu lieu à Compiègne le dimanche 26 novembre, et a obtenu, devant les hôtes de la deuxième série et quelques personnes spécialement invitées pour cette soirée, un succès complet. Les acteurs chargés des rôles de cette revue étaient : Mme la marquise de Galiffet, Mme la princesse de Metternich, Mme la comtesse de Pourtalès, Mme Bartholony, Mme la baronne de Poilly; — S. A. I. le prince impérial; M. le baron Lambert, M. le comte de Solms, M. le comte Davilliers, M. le marquis de Caux, M. le comte Aguado, M. A. Blount, M. le marquis de Las Marismas, M. le général Mellinet, M. le marquis de Galiffet, M. le prince de Reuss, M. le vicomte de Fitz-James, M. Louis Conneau. — M. le prince de Metternich tenait le piano, et M. Viollet-le-Duc soufflait.

\*\*

L'arrivée des frères Davenport à Paris aura eu au moins ce bon résultat, qu'elle aura provoqué la plus terrible guerre qui ait jamais été entreprise contre les médiums et les spirites. Ils avaient pu lutter contre les observations sérieuses des journaux indignés de leur charlatanisme superstitieux, mais, ainsi que le fait remarquer le *Nord*, ils tombent sous la risée universelle du public instruit, par le théâtre, des moyens employés pour le séduire et le tromper.

Les parodistes, aujourd'hui, vont plus loin que les frères Davenport. Dans les *Médiums de Gonesse*, que donne le théâtre du Palais-Royal, les comédiens du lieu ajoutent bien d'autres scènes à celles que de braves gens avaient la bonté d'accepter naguère comme surnaturelles. Ce ne sont plus seulement des cloches qui sonnent, des grosses caisses qui retentissent, des bras de toutes couleurs qui s'agitent, on y livre une bataille. Le canon, la fusillade, se font entendre; on exécute des marches militaires. Au haut de l'armoire mystérieuse apparaissent des têtes de grenadiers et de voltigeurs, des lanciers courant à la charge. Il y a même un combat du drapeau !...

Au cirque Napoléon, c'est encore plus fort. Deux clowns sont enfermés dans l'armoire parfaitement isolée au milieu du manège. Ils en sortent; mais, à peine sont-ils dehors, que le tapage recommence. On ouvre l'armoire, et l'on trouve un troisième clown tapant à tour de bras sur les caisses, les cloches, le tam-tam. Par où est-il entré? D'où est-il venu? C'est ce que l'on n'a pu savoir, ce que l'on cherche à deviner. Le directeur du cirque, M. Dejean, garde son secret, mais il avoue que le diable ou les esprits ne sont pour rien dans l'aventure.

Cette leçon donnée tous les soirs, au milieu des éclats de rire, à des milliers de spectateurs, vaut mieux que les sermons et les articles. On voit, on ne peut douter. Quel charlatan osera aujourd'hui soutenir qu'un esprit invisible préside à ses prétendus mystères? La police correctionnelle fait justice des sorciers de bas étage qui effrayent les dupes pour les voler; le théâtre se charge d'une mission tout aussi utile, celle de démontrer le néant des pratiques de gens qui font métier d'exploiter la bêtise et la crédulité humaines. Il ne nous semble plus possible maintenant que l'on tente de remettre en circulation les déplorables superstitions qui ont été, à la honte de notre époque, si longtemps à la mode même dans un monde dont le devoir était de les repousser.

\*\*

Pour égayer un peu nos soirées d'hiver, voici que les artistes

se mettent en frais. L'an dernier, c'étaient de curieuses légendes que nous donnait M. de Boret, une *Histoire de monsieur de Marlborough*, entre autres, traduite de la façon la plus comique, la plus spirituelle, dans une suite d'eaux-fortes traitées avec autant de verve que de vigueur. Cette année, M. de Boret a entrepris l'*Histoire de Cendrillon* (1), mais une histoire à sa manière. La parodie a revêtu les formes les plus divertissantes sous la pointe du graveur.

Tantôt la scène se passe à Elbeuf, tantôt à Alger. Là est l'intérieur de la maison du marchand de draps, la cuisine où Cendrillon passe ses jours; ici, l'apparition de Robert-Houdin, puis les métamorphoses merveilleuses opérées par le magicien; enfin, ce sont les splendeurs burlesques du bal d'Alger, les noces de Cendrillon, les fêtes de son mariage. Tout cela est rendu avec une verve remarquable, un talent d'exécution tout particulier. Ainsi présentée, l'*Histoire de Cendrillon* a certainement droit à l'une des premières places sur les tables de tous les salons.

\*\*

M. Aurélien Scholl s'est livré, dans le *Nain jaune*, à d'intéressants calculs sur le prix de revient des roulades de nos principaux artistes lyriques. Depuis onze mois, M. Gueymard a coûté par représentation, à l'administration de l'Opéra, mille quarante-sept francs; madame Gueymard, treize cent cinquante francs; Faure, seize cents francs. Niemann, engagé spécialement pour le *Tannhauser*, à raison de quarante-six mille francs par an, et n'ayant chanté que trois fois, a coûté quinze mille trois cent trente-trois francs et treize centimes par soirée.

Aux chiffres écrasants cités par M. Scholl, il n'est pas inutile d'en opposer de plus modestes. Quand Dorus ou Altès, ces deux virtuoses, jouent un de ces beaux solos qui sont la joie des dilettanti, ils gagnent vingt francs. Ils doivent en jouer dix par mois.

A propos de musique, on dit que madame de Metternich, par un sentiment de patriotisme fort louable sans doute, a demandé et obtenu qu'une musique autrichienne vienne se faire entendre à Paris, ainsi que l'a récemment fait la musique du 34<sup>e</sup> régiment d'infanterie prussienne. Dans les arts, les lauriers ne sont jamais coupés, et les clarinettes autrichiennes, même après M. de Parlow, pourront faire encore chez nous une jolie récolte.

\*\*

On raconte sur le général Gueswiller, qui vient de mourir, une anecdote assez plaisante :

Au moment de sa nomination au grade de maréchal de camp, le général fut envoyé dans une ville où il ne connaissait personne. Cependant, en sa qualité de commandant de la subdivision militaire, il fut invité partout. La première invitation qu'il reçut était pour un bal chez le receveur général. Grand logis, grande foule, grand luxe, mais pas une figure amie. Le général s'ennuyait comme un ceinturon dans un étui à chapeau. Appuyé contre la porte d'entrée, il lia conversation avec un monsieur très-bien mis et de bonne tournure.

— Monsieur, fit le général, jolie soirée! — Oui, mon général, répondit poliment le monsieur interpellé. — Savez-vous, répondit le général après une pause, qu'il fait joliment chaud? — Oui, mon général, répliqua encore l'homme poli.

(1) Cadart et Luquet, éditeurs, 74, rue de Richelieu.



La conversation ne prenait pas ; le général tenta un grand coup.

— Jouez-vous à l'écarté, vous, monsieur ? — Quelques fois, mon général. — Venez donc, alors.

Arrivés à une table de jeu dans un petit salon désert, le général reprit :

— Nous jouons cent sous, hein ? — Dame, général, c'est un peu cher ! — Allons ! allons ! trois parties seulement.

Les trois parties finies, le général, qui a perdu, paye ses quinze francs.

— Voyons, ma revanche ! — Impossible, général ! — Comment, vous reculez ? — Que voulez-vous, mon général, il faut que j'aie faire circuler mes glaces.

Lorsque le général racontait cette histoire, il ne manquait pas d'ajouter : — Ce pékin-là, il n'était qu'un domestique, mais il était tourné comme un notaire !

Un petit roman tout simple, mais charmant, est ainsi raconté par l'*Europe*, de Francfort :

Au printemps dernier, dans un petit village de Lorraine, une légère voiture de campagne s'arrêta devant la boutique d'un maréchal pour faire ferrer un des pieds du cheval qui la conduisait ; dans cette voiture était un jeune homme, et à la fenêtre ouverte, placée au-dessus de la boutique, se tenait assise pour travailler une jeune fille d'une éclatante beauté. Naturellement le jeune homme regarda la jeune fille, et quand l'opération faite à son cheval fut terminée, il s'en alla tout songeur. Il revint le lendemain, sous un autre prétexte, le surlendemain encore ; puis, le quatrième jour, il parla ainsi au maréchal ferrant :

— Vous êtes israélite, et la belle enfant qui se montre au-dessus de votre boutique est votre fille. Je vous la demande en mariage. Je suis Anglais, israélite et riche ; je voyage depuis deux ans dans l'intention de chercher ma plus belle coreligionnaire pour l'épouser. Or, la plus belle que j'aie rencontrée est votre fille. Voulez-vous me la donner ?

Le bonhomme resta tout abasourdi à cette demande, mais comme il est prudent, il répondit à l'Anglais qu'il voulait, avant de rien conclure, des preuves sur sa fortune et sa position sociale. L'Anglais trouva cette demande juste, donna au maréchal ferrant divers papiers, les adresses de personnes honorables de Londres auxquelles on pouvait s'en référer pour avoir des renseignements sur son compte, puis attendit patiemment le résultat des démarches. Le père conduisit sa fille dans sa famille, où elle devait être très-bien gardée, laissa son fils à la boutique pour le remplacer, et enfin partit lui-même pour Londres, sachant qu'on n'est jamais aussi bien renseigné par d'autres que par soi-même. Tout cela lui prit grand temps ; mais il revint au pays fort enchanté, car tout ce que lui avait dit l'Anglais était l'exacte vérité. Il permit donc au jeune gentleman de faire la cour à sa fille, et, ces jours derniers, le mariage a été conclu. L'assistance était nombreuse et tout le monde faisait des vœux pour le bonheur des jeunes époux.

Voici une excentricité qui dépasse toutes celles dont nous ayons jamais entendu parler ; il est vrai qu'elle nous arrive d'Amérique.

Un riche Américain et une charmante Américaine ont tenu à se marier en ballon. A leur intention, le professeur Lowe

enfla son gigantesque appareil aérien, *the United States*, dans Central Park. Une foule énorme assistait à ces préparatifs.

Le ballon et la nacelle étaient ornés de fleurs en papier, de tentures et de drapeaux ; à trois heures, les fiancés apparurent. « Hourra ! hourra ! » cria-t-on de tous côtés. L'Américain et sa future prennent place dans la nacelle. « Et le ministre ? » beugla la foule ; « on ne peut pas se marier sans ministre ! » Et l'on menaçait de faire un mauvais parti à des gens si peu religieux. Un des garçons d'honneur éprouve alors le besoin de faire un speech dans lequel il annonce que son ami vient de se marier à l'hôtel (sans calembour), le ministre ayant refusé positivement d'affronter des périls éthérés.

Les mariés sont donc partis pour la région céleste, en quête de la lune de miel et du paradis conjugal.

Le mode actuel de réclame, en Angleterre, ayant pour objet d'informer le public, par des écriteaux pendus devant la porte des théâtres, de l'état de la salle pendant le cours de la représentation, — tels que : « Le parterre est plein, » suivi bientôt de : « Il ne reste plus que des places debout dans les loges », quand bien des fois la salle est vide, — ce mode de réclame vient d'être employé à Birmingham par un directeur, mais d'une façon tout à fait opposée.

A l'ouverture des portes, on lut : « Absolument vide » ; un peu plus tard : « Deux spectateurs au parterre » ; puis, sur une plus grande affiche : « A peine de quoi former un auditoire » ; à neuf heures : « Il y a moyen de s'étendre commodément à toutes les places » ; et enfin, à la clôture, sur une affiche plus grande que les autres : « Pas une âme pour la représentation de demain ».

Il paraît que le succès qu'a obtenu cette parodie a beaucoup refroidi la verve des directeurs accoutumés à montrer des affiches annonçant des salles comblées.

Encore une anecdote pour finir.

Un enfant d'une intelligence d'élite suivait, l'année dernière, la classe de sixième dans un des lycées de Paris. Le père de ce jeune homme venant à mourir et sa famille ne disposant pas de ressources suffisantes pour pouvoir lui faire continuer ses études, on sollicita une bourse dans un collège de province. Mais on ne put l'obtenir. Le petit lycéen se souvint alors qu'il avait été camarade de classe du fils de M. Duruy, ministre de l'instruction publique ; il écrivit donc à son condisciple pour lui faire part de sa situation et du mauvais résultat de ses démarches.

Il y a cinq jours, le fils de S. E. le ministre de l'instruction publique a répondu à son camarade la lettre suivante :

« J'ai parlé à papa de ton affaire, c'est convenu. Tu feras encore tes études avec nous.

» Arrive bientôt, cher ami, pour que nous puissions nous battre de nouveau avec Maillard !

» A toi plus que jamais,

» DURUY fils. »

Si M. Duruy fils ne devient pas un jour ministre de l'instruction publique, comme son père, ce ne sera pas faute, nous devons le reconnaître, d'avoir bien employé le temps de ses études, voire de ses récréations.

Robert HYENNE.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Coiffures de M<sup>me</sup> Piéfort, r. Grange Batelière, 7. Modes de M<sup>me</sup> Antonie, r. Lafayette, 41.

Fleurs de M<sup>me</sup> E. Coudré, M<sup>me</sup> Gilman, r. de Richelieu, 104. Lingeries de M<sup>me</sup> Noël, sans à la C<sup>me</sup> Royale, rue du Bac, 31.

Robes et Passementerie Ala Ville de Lyon, r. de la Ch<sup>se</sup> d'Antin, 6.

Corsets de la M<sup>me</sup> Simon, à la Couronne, Jup<sup>te</sup>, P. Moire, 183. Parfums de Violet f<sup>de</sup> S. M<sup>l</sup> Impériale, r. St Denis, 37.

Entered at Stationer's Hall

LONDON S.O. Beeton, Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 27, Strand, W.C.

MADRID El Correo de la Moda, P. S. de la Pena





## LE VIOLON DE FAÏENCE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Après avoir pris congé du président Boscus, Dalègre s'étonna lui-même de la portée de ses paroles, qui trahissaient évidemment de secrètes préoccupations auxquelles il n'avait pas pris garde jusqu'alors. Peu à peu, la passion de la faïence s'était ancrée en lui, et les paroles des deux bourgeois qui l'avaient averti du peu d'amour qu'il portait à sa province n'étaient autres que ses propres idées.

A cette heure, Dalègre devenait un collectionneur fanatique; il entendait sans cesse une voix qui lui commandait de sacrifier Gardilanne. Le Parisien apparaissait dans une sorte de miroir magique qui grossissait énormément les mauvais instincts des gens de la capitale. D'un autre côté, Dalègre sentait des bouffées d'amour-propre l'envelopper s'il faisait tourner ses connaissances au profit d'un cabinet, la gloire de Nevers, qui attireraient les touristes et certainement lui vaudrait d'être mentionné dans l'annuaire du département.

Les hommes ont à leur service mille raisons captieuses pour colorer leurs mauvaises passions, retirer leur parole donnée, rompre une liaison et sacrifier leurs meilleurs amis.

Trois mois s'écoulèrent, pendant lesquels Gardilanne, étonné de ne plus rien recevoir de Dalègre, écrivit lettres sur lettres, cherchant à réveiller le zèle de son ami et lui demandant si le Nivernais était tout à fait épuisé. Cette dernière raison frappa particulièrement Dalègre, embarrassé de répondre, et le poussa à une de ces ruses si communes entre collectionneurs.

Non-seulement la faïence n'était pas épuisée; au contraire, elle semblait sortir de dessous terre. L'éveil étant donné sur tous les points par Dalègre, il n'était pas de jour où un paysan ne lui apportât quelque merveille, qu'il payait généreusement avec l'arrière-idée de tous les collectionneurs qu'il plaçait ainsi son argent à de gros intérêts. Dans le nombre se trouvaient des faïences sans importance, des poteries populaires à vil prix, Dalègre les tria, en fit deux lots et expédia le moins mauvais des deux à Gardilanne, qui répondit par une lettre d'affectueux gémissements. Il avait ouvert la caisse avec une impatience fébrile, et, tout en remerciant son ami d'avoir pensé à lui, il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner combien sa désillusion avait été grande. Enfin, il espérait encore que le hasard ferait découvrir dans l'avenir quelque objet curieux, et il pria Dalègre de ne pas l'oublier au cas échéant.

— M. du Sommerard me signale, ajoutait-il, l'existence d'un violon de faïence, qu'un vieillard a vu jadis dans le Nivernais. Ce serait une pièce unique en céramique. Auriez-vous entendu parler de cette singularité? Inquiétez-vous-en, je vous en prie, par amour de l'art. J'avoue que cette révélation d'un violon de faïence m'a empêché de dormir; j'entendais Paganini jouer du violon de faïence et en tirer des sons aussi clairs que l'émail lui-même. Parlez partout, cher ami, du violon de faïence; voyez les gens âgés du pays; réveillez leur mémoire. Si ce violon de faïence existe, vous devez le trouver; vous le trouverez.

— Je te jouerai un air de violon de faïence, s'écria Dalègre qui devenait plus perfide qu'Iago. Ah! tu crois, cher ami, que je vais dépenser mon temps à te chercher une merveille!

Et il répondit aussitôt une lettre hypocrite dans laquelle il déplorait lui-même le peu de valeur des faïences de la dernière expédition; mais, par cet envoi, il voulait seulement faire preuve de bonne volonté. Quant au violon de faïence, Dalègre n'en avait jamais entendu parler; seulement il existait chez un

amateur des assiettes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, où, sous des *brunettes* à Philis, était gravé une sorte de plain-chant.

Dalègre parlait savamment de ces assiettes, car il en avait acquis récemment deux, dont l'une était consacrée à une chanson à boire et l'autre à une pastorale avec musique de Mondoville. Et tout en les regardant il riait sournoisement du bon tour qu'il venait de jouer à Gardilanne; l'élève était d'autant plus fier qu'il avait trompé le maître. Ainsi, il arrive souvent que des apôtres orgueilleux se révoltent contre le dieu dont ils semaient jadis la parole.

Dalègre ne pouvait s'empêcher de se frotter les mains en se promenant dans son cabinet de faïences qui s'enrichissait tous les jours de pièces rares et curieuses, et il se regardait comme un être naïf d'en avoir tant expédié à Paris; mais toute connaissance a son début pénible, et la science se paye par de nombreux sacrifices. C'était poussé par Gardilanne qu'il avait fait son éducation, et Dalègre n'eût pas compris le charme des faïences s'il ne les eût pourchassées, marchandées et maniées. Cependant il s'inquiétait maintenant du violon de faïence dont Gardilanne lui avait communiqué l'idée fixe, et il se passait rarement un jour sans qu'il demandât aux gens de Nevers et des environs s'ils avaient jamais eu connaissance d'un si merveilleux instrument. Quelques-uns regardaient Dalègre comme un plaisant, d'autres ne lui répondaient pas: il y en avait qui le plaignaient de se repaître de telles chimères; mais comme il se jetait dans la manie de la collection, avec une ardeur d'homme de trente-cinq ans qui se cramponne à une réalité, après avoir usé de plaisirs factices, Dalègre, sans se soucier des déconvenues, poursuivait ses perquisitions, continuait ses demandes invariables, et ne s'inquiétait guère de l'opinion qu'on professait sur son compte. Il finit par rencontrer un des plus anciens *patouilloux* du pays, c'est-à-dire un homme qui avait longtemps exercé la profession d'ouvrier faïencier, et qui lui dit:

— Quoique je n'aie point connaissance de ce violon de faïence, il ne serait pas impossible qu'il eût existé. Ce doit être une de ces pièces de maîtrise que les ouvriers habiles fabriquaient pour prouver leur savoir; mais vous aurez de la peine à le trouver, monsieur, car c'est une pièce unique.

Dalègre fut satisfait de ce simple renseignement; enfin, il avait trouvé un homme qui ne mettait pas absolument en doute l'existence du violon de faïence; et, pour s'en décharger l'esprit, il fit connaître à Gardilanne le résultat de ses recherches en lui envoyant un second tas de poteries affreuses et médiocres, qui ne consistaient qu'en pièces fêlées, raccommodées, des tessons, pour tout dire, certain que cette vile *terraïlle* ferait que désormais son ami ne le poursuivrait plus de ses indiscrettes demandes.

Quoiqu'il ne fût pas méchant, Dalègre riait dans sa barbe de la déconvenue de Gardilanne en ouvrant la caisse; mais la manie de la collection rend égoïste et impitoyable, et l'heureux naturel de Dalègre se teintait peu à peu de ces vices. Huit jours après, Dalègre en avait du regret, car il ne recevait pas de réponse de Gardilanne, si assujetti aux lois de la plus simple politesse. Gardilanne avait-il compris la ruse d'un rival? N'en était-il pas blessé?

Ces mauvais tessons, cousus les uns aux autres par de grossières rattaches de fil de fer, n'avaient-ils pas fait perdre à Dalègre une de ces anciennes affections que, malgré tout, il en



coûte de briser ? Dalègre était préoccupé de la conduite à tenir vis-à-vis de Gardilanne, qui toujours ne répondait pas ; et quoi qu'il fit pour oublier cette rupture, un remords pesait sur sa conscience. Il n'en continuait pas moins ses recherches et courait la campagne des environs, méritant désormais le surnom de Dalègre-aux-Faïences, que les gens de Nevers lui avaient appliqué plus encore pour le distinguer des autres Dalègre du pays que pour le dénigrer. Un soir qu'il revenait d'une de ses chasses à la faïence, le carnier chargé de poteries, la domestique lui dit :

— Ah ! monsieur, j'oubliais de vous remettre une lettre arrivée ce matin.

— Bon ! tout à l'heure, répondit Dalègre occupé alors à ranger sur des étagères les objets qu'il rapportait, et dont il voulait se donner immédiatement le spectacle pendant son souper.

— Très-bien ! s'écria-t-il après avoir accroché ses vases à la muraille, très-bien !

Et il se reculait pour jouir de l'effet décoratif produit par les faïences.

— Marguerite, comment trouves-tu ces admirables pièces ? dit-il à sa vieille servante.

— Monsieur sait bien que je m'y connais pas.

— Tu es jalouse, Marguerite, tu voudrais avoir de pareilles assiettes dans ta cuisine.

La vieille haussait les épaules en souriant.

— Peut-on dépenser son argent à de pareilles bêtises !

— Sotte !

— Monsieur sait que je n'ai pas d'éducation.

Dalègre se promenait de long en large dans la chambre pendant que la domestique disposait le souper sur la table.

— Appeler des bêtises un art princier !

— J'ai déjà dit à monsieur que les gens de chez nous aiment mieux la porcelaine.

— Tes paysans sont des brutes ; mais ils ne m'en font pas moins payer leurs faïences très-cher.

Pendant que Dalègre mangeait avec un vif appétit aiguë autant par les courses dans la campagne que par la joie de ses trouvailles :

— Et la lettre, monsieur ?

— Je l'oubliais, répond Dalègre ; donne-la-moi. Enfin, s'écria-t-il, Gardilanne veut bien me répondre... Il me fait des reproches, j'en suis certain.

Et Dalègre tournait la lettre dans ses mains sans l'ouvrir, regardant l'écriture de l'adresse comme si les caractères devaient lui révéler les phrases intérieures.

— Voilà, dit-il, une lettre qui va gâter mon souper. Certainement, Gardilanne m'accable de son mépris.

— Eh bien, monsieur, vous ne lisez pas la lettre de M. Gardilanne ? dit la vieille servante, qui se mêlait aux affaires de son maître pour l'avoir servi depuis son enfance.

— Tout à l'heure, Marguerite ; j'ai peur...

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à ce bon M. Gardilanne ? Tout en dévorant une tranche de pâté de lièvre :

— Pourquoi ne sais-tu pas lire, Marguerite ?

— C'est de la faute de mes parents, monsieur ; j'en ai honte tous les jours.

— Tu aurais lu d'abord la lettre.

— Moi ! s'écrie Marguerite touchée de cette preuve de confiance.

— Et s'il y avait quelque parole qui dût me peiner, tu me l'aurais annoncée avec de certaines précautions.

— Monsieur est impatientant ; à votre place, je n'en ferais ni une ni deux, je briserais le cachet et je voudrais savoir tout de suite s'il y a du bon ou du mauvais. Tenez, monsieur, lisez vite,

dit Marguerite, qui, outre-passant ses pouvoirs, avait déchiré l'enveloppe et présentait la lettre à son maître.

La fourchette d'une main, la lettre de l'autre, Dalègre engouffrait un énorme morceau de pâté, pendant que ses yeux indécis suivaient les caractères de l'écriture.

— Ah ! s'écrie tout à coup Dalègre, poussant un grand cri et laissant tomber sa fourchette.

— Qu'y a-t-il, monsieur ?

Dalègre se lève de table.

— Marguerite, je suis perdu !

Il court au dressoir, enlève les assiettes précipitamment.

— Marguerite, vite, cache ces assiettes.

Il arrache avec précipitation les clous qui servaient à accrocher les faïences.

— Que faire ? s'écrie-t-il, que faire ?

Il prend un flambeau et grimpe l'escalier en disant :

— La chambre bleue en est pleine.

La vieille servante le suit tout ébahie.

— Pleine de quoi, monsieur ?

Tous deux arrivent à la chambre bleue, et Dalègre avec un profond soupir :

— Jamais je ne pourrai faire disparaître ces traces. Marguerite, quelle heure est-il ?

— Dix heures viennent de sonner au coucou de la cuisine, monsieur.

— C'est possible, il n'y faut pas songer, s'écrie Dalègre hors de lui, courant de la chambre bleue au salon, du salon à son cabinet, jetant partout des regards effarés.

— Mais, monsieur ?... demandait la vieille sans pouvoir obtenir d'explications.

Tout à coup Dalègre s'arrête.

— Marguerite, Gardilanne vient à Nevers.

— Et voilà ce qui met monsieur à l'envers ? Ce n'est qu'un lit à faire ; je vais m'y mettre tout de suite... Ah ! que je suis contente de voir l'ami de monsieur !

— Je suis perdu, Marguerite !

— On dirait quasi que monsieur a commis un crime ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas remis la lettre ce matin ? s'écrie Dalègre.

— Monsieur était parti à la chasse aux tessons.

— Ah ! ces faïences ! ces faïences ! s'écrie Dalègre... Il ne faut pas que Gardilanne les soupçonne ici ; jamais il ne me pardonnerait.

— Pourquoi monsieur veut-il les cacher à son ami ? demande Marguerite.

— Je n'ai pas d'explication à te donner, reprend Dalègre inquiet. Avant une demi-heure, Gardilanne sera ici... Il faut que tout soit déménagé.

— Tous les pots ? Il y a de quoi remplir deux grandes charrettes.

— Qu'il n'en reste pas trace quand Gardilanne arrivera.

— Mais, monsieur, la diligence sera sur la place dans vingt minutes.

— Dépêche-toi.

— Seigneur ! si je sais par où commencer ! soupire Marguerite.

— Déménage la chambre bleue, où couchera Gardilanne ; vite, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Et où logera-t-on ces faïences ?

— Où tu voudras.

— Tenez, monsieur, il y a longtemps que j'ai dit que vos faïences me feront perdre la tête.

— Te tairas-tu, bavarde ?

Cependant Dalègre reprenait son sang-froid, mettait en ordre la chambre bleue, et, pour ne pas perdre une seconde, ordon-



naît à sa servante de déposer les faïences dans le salon, où, sous aucun prétexte, Gardilanne ne devait entrer le soir de son arrivée, non plus que dans les autres pièces contenant des objets de curiosité accrochés aux murs. La nuit, pendant que Gardilanne, fatigué de la route, prendrait du repos, Dalègre aiderait Marguerite à ranger toutes ces faïences dans le pressoir du rez-de-chaussée, et il faisait jurer à sa servante, sous peine d'être chassée immédiatement, de ne pas révéler ces mystères à Gardilanne.

— Ah ! monsieur, j'en ferai une maladie, bien sûr, s'écriait la vieille servante, qui réellement, depuis l'invasion de la céramique, crevait sous la besogne.

A l'heure précise, la sonnette se fit entendre, et Gardilanne, en costume de voyage, entra et sauta au cou de Dalègre, qui se laissa embrasser en détournant la tête, ayant la pudeur de ne pas rendre un baiser de Judas.

— Tu es étonné de me voir, n'est-ce pas, cher ami ?

— J'ai reçu ta lettre seulement tout à l'heure. As-tu besoin de souper ?

— Je mangerai volontiers un morceau.

Pendant le souper, Gardilanne disait :

— J'ai obtenu enfin l'assurance d'un congé de trois mois chaque année, grâce à ma collection, que mon ministre est venu visiter... Et, avec mon congé, il m'a donné une mission de visiter les différents pays qui ont été le siège d'industries artistiques. Je débute par Nevers, voulant te remercier d'abord, mon cher ami, des richesses que tu as ajoutées à ma collection.

— Oh ! le dernier envoi était mesquin, dit en balbutiant Dalègre, qui voulait se justifier.

— Très-important.

— Je craignais de te fatiguer de ces drogues.

— Enchanté, au contraire, et c'est ce qui m'a poussé à venir, tu m'as envoyé un bijou sans le savoir.

— Ah ! dit Dalègre inquiet.

— Un fragment merveilleux daté de Nevers et signé d'un Italien, le chef sans doute des ouvriers attirés ici par le duc de Nevers.

— Bah ! reprenait Dalègre soucieux.

— La date prouve que Nevers a envoyé ses artistes à Rouen... C'est une admirable découverte. Donne-moi ta main que je la serre encore.

Dalègre osait à peine confier sa main moite.

— Ce fragment, dont tu ne pouvais deviner l'importance, a fait sensation à Paris parmi les amateurs... C'est évidemment la plus belle pièce de ma collection de faïences... Le reste de l'envoi était médiocre ; mais un tel morceau te classe réellement parmi les gens de tact.

— Au diable le tact ! pensait Dalègre.

— Mais je ne suis pas un ingrat, et quand tu viendras à Paris, tu verras, au-dessous de ce ravissant spécimen, une petite carte sur laquelle est écrit : Donné pas mon excellent ami Dalègre, de Nevers.

— Comme j'ai prudemment agi, se disait Dalègre, de mettre mes faïences à l'abri des regards de cet accapareur !

Le souper terminé :

— Demain, dit Gardilanne, nous ferons une battue dans la ville.

Dalègre frissonna.

— Il n'y a rien à trouver à Nevers.

— Pas de marchand ?

— A l'exception de Bara, le chapelier, qui joint à son commerce toutes sortes de *panas*, nous n'avons pas de commerce régulier de curiosités.

— Et les amateurs ?

— Non plus.

— Comment ! pas un amateur ? C'est incroyable. Et le Musée ?

— Peuh ! un petit Musée.

— On m'avait dit à Paris qu'il était curieux.

— Vous êtes des enthousiastes, à Paris ; mais tu dois être fatigué.

— Je causerais faïence tout la nuit.

— Allons, sois sage, il faut te reposer... Je vais te conduire à ta chambre.

— Ah ! cher ami, on voit bien que tu n'as pas le feu sacré.

— De la faïence, non, non, non, dit Dalègre en se levant pour donner à son ami le signal de la retraite.

A peine Gardilanne était-il couché que Dalègre, marchant sur la pointe des pieds, faisait signe à sa servante de le suivre dans le salon, où étaient empilées les faïences enlevées précipitamment de la salle à manger. Chacun, un grand panier à la main, le remplissait avec précaution des principales pièces qu'il s'agissait de déposer dans le pressoir, à l'abri de l'œil de lynx de Gardilanne.

— Il faut qu'il ne se doute de rien, s'écriait Dalègre à voix basse.

Et, avec mille précautions, tous deux descendaient et remontaient l'escalier, comme des voleurs s'introduisant dans une maison pendant la nuit. Dalègre ne se sentait pas la conscience pure, et il craignait que la Providence ne le châtiât en le faisant rouler du haut de l'escalier, avec les grands plats à des-sins italiens qu'il avait eu tant de peine déjà à sauver de la casse en voyage ; mais il ne pouvait étouffer ce cliquetis particulier de la faïence qui devait réveiller Gardilanne mieux qu'un coup de tonnerre, car les collectionneurs ont, comme les avars, le sommeil léger. Et Dalègre collait son oreille à la porte de la chambre bleue, écoutant si son ami dormait, honteux du spectacle qu'il donnait à la vieille Marguerite, qui jusque-là avait regardé son maître comme le plus loyal des hommes. Ce déménagement improvisé dura jusqu'à trois heures du matin ; après quoi Dalègre, la tête en feu, alla se jeter sur son lit, brisé par d'ardentes émotions qu'il ne soupçonnait pas encore. L'amour de la propriété s'était éveillé en lui, depuis l'annonce de l'arrivée de Gardilanne, avec une force qui tenait de l'obsession.

Le provincial se sentait blessé dans son amour-propre et mordu par la jalousie : jaloux des céramiques de Gardilanne, honteux de lui avoir envoyé, au milieu de terrailles sans valeur, le précieux échantillon dont son ami faisait tant de cas, et que lui, Dalègre, n'avait pas compris. Des questions sans nombre se pressaient dans son esprit. Que venait faire Gardilanne à Nevers ? Et dans quelle situation critique il mettrait Dalègre ! Chaque pas que ferait Gardilanne dans la ville pouvait lui apprendre la vérité, à savoir : que Dalègre avait une importante collection. Il fallait donc suivre Gardilanne pas à pas, ne point le quitter plus que son ombre, détourner mille révélations indiscrettes pour lui cacher le mystère. Et plus Dalègre pensait à ces ruses subtiles, plus il craignait que sa passion de faïences ne fût dévoilée, et que, Gardilanne demandant à les voir, il ne lui fût pas possible de lui refuser quelques pièces curieuses.

Quel châtiement ! Cette nuit vieillit d'un an le Nivernais, tant les soucis et les inquiétudes s'accrochèrent à lui. Si Dalègre avait goûté quelque satisfaction au sein de sa collection, il connaissait maintenant le triste envers de ses joies solitaires, et quand le lendemain il alla frapper à la porte de Gardilanne de grand matin, craignant que son ami ne fût déjà sorti dans la ville, ce fut avec un visage composé que Dalègre entra chez lui, se demandant si de subtils soupçons n'emplissaient pas la chambre jaune.

— Tu peux entrer, lui cria Gardilanne, qui, enveloppé dans



sa robe de chambre, prenait l'air à la fenêtre et regardait les vieilles maisons de la ville.

— Comment ! déjà levé !

— Je sens la faïence, dit Gardilanne d'un ton qui fit blémir Dalègre : il eut l'idée de se jeter aux pieds de son ami et de lui avouer sa mystérieuse collection ; mais c'était un propos en l'air.

— Je regardais ce vieux quartier, continua Gardilanne, ces anciens hôtels, ces maisons à pignons, et j'envie le Diable boiteux qui soulevait les toits et pouvait voir ce que recèlent les greniers. Que de peintures, de tapisseries, de meubles anciens, de gaies faïences sont entassés, dont on ignore la valeur, et qui feraient ma joie !

— Ne t'illusionne pas, cher ami, dit Dalègre : les marchands de Paris ont passé par Nevers et ont tout butiné.

— Bah ! bah ! l'amour du gain conduit seul les chineurs, qui sont des gens fûtés ; mais le véritable collectionneur est aussi fin qu'eux, parce que, son but étant plus noble, la Providence le récompense de ne pas faire servir ses facultés à de vils commerces. Là où le roi des chineurs a passé, je répons que je trouverai encore à glaner, non pas seulement quelque objet sans importance, mais une merveilleuse pièce.

Dalègre secouait la tête d'un air de doute.

— Heureux homme ! tu ne t'occupes pas de curiosités, dit Gardilanne. Sais-tu ce que c'est que l'idée de faïence en tête ? Te couches-tu les yeux égayés par les rayonnements d'une faïence invisible ? As-tu jamais fatigué ceux qui t'entourent, les inconnus que tu rencontres, en leur parlant faïences ?

Gardilanne s'animait, et la figure de Dalègre reprenait un aspect plus tranquille. Les paroles de son ami venaient de lui fournir une sorte d'alibi.

— On m'appelle dans la ville, dit-il, Dalègre-aux-Faïences, et c'est toi qui m'as valu ce sobriquet... J'ai tellement obéi à ton programme que chacun me croit moi-même un collectionneur.

— Vraiment ?

— Je demandais, aux gens de la ville comme aux paysans, tant de renseignements, qu'on s'est imaginé que les pièces que j'achetais pour toi étaient enfouies dans ma maison, et que, dans un coin, étaient entassées toutes sortes de céramiques hors de prix.

— Mon pauvre Dalègre, que de mal je t'ai donné !

— Ne me remercie pas... J'ai fouillé partout, dans la ville et les faubourgs, les villages et les hameaux : il n'y a plus rien.

— Rien, véritablement ?

— Rien, rien, rien.

— C'est fâcheux, dit Gardilanne d'un ton de voix indifférent. Ainsi, il ne pas songer à se procurer le plus petit spécimen !

— Quelque pièce médiocre, peut-être. Si tu le désires, je te mènerai dans les villages des alentours ; nous ferons une battue.

Dalègre se dit qu'il conduirait Gardilanne dans les endroits qu'il avait récemment mis à sec, afin que cette déconvenue fatiguât son ami.

— Quel jour se tient le marché à Nevers ? demanda Gardilanne.

— Le mercredi et le samedi.

— Bon ! j'ai mon plan. Tu es chasseur, et tu as déjà pris des alouettes au miroir ?

— Quelquefois, dit Dalègre.

— Eh bien, en route j'ai imaginé un miroir pour prendre les faïences.

— Un miroir !

— Il ne s'agit que de se procurer quelques plats, quelques assiettes d'ancien nevers : je les étale en plein marché sur une

table ; et à côté le crieur public, tous les quarts d'heure, fait un roulement de tambour, amasse les paysans et annonce qu'ils peuvent apporter au prochain marché toutes les anciennes faïences, qu'on leur changera pour de bon argent.

— Oh ! s'écrie Dalègre épouvanté.

— Tu ne sembles pas approuver mon projet ?

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Non, rien de plus sérieux.

— Mon cher Gardilanne, abandonne ce projet, je l'en prie.

— Pourquoi ?

— Tu me perdrais de réputation à jamais dans Nevers.

— Quelle folle crainte !

— On voit que tu vis libre et indépendant dans Paris, agissant à ta guise, sans que ton voisin s'inquiète de tes actions ; en province, cher Gardilanne, une pareille excentricité d'un homme qui est mon ami retomberait sur ma tête... Toi parti, peu t'importe : mais les mauvais plaisants me feraient longuement payer cette folie... J'aurai un an de sarcasmes à supporter ; dis-moi que tu ne le feras pas, par amitié pour moi.

Gardilanne renonça à son projet, qui n'était d'ailleurs qu'une boutade, et demanda à aller au Musée.

— Plus tard, dit Dalègre ; il est neuf heures seulement. Le Musée n'ouvre qu'à midi.

— Comment ! un habitant de la ville aussi connu que toi ne peut se faire donner les clefs ?

— Oh ! non pas, et même, j'y pense, nous ne pourrions y pénétrer avant jeudi prochain.

— Trois jours à attendre ! s'écrie Gardilanne ; les étrangers n'ont-ils pas l'autorisation d'entrer ?

— Je ne le crois pas.

— Peut-être serai-je reparti dans trois jours, dit Gardilanne.

— Ah ! s'écria Dalègre, qui parla trop vite et ne prit pas garde de masquer sa joie.

Les collectionneurs sont de fins observateurs. Cet *ah !* échappé à Dalègre contenait une sorte de ravissement qui fit jeter à Gardilanne un regard de côté sur la figure de son hôte ; à partir de ce moment, le Parisien, voulant connaître les secrètes intentions du provincial, joua une comédie serrée.

— Certainement, je ne resterai pas à Nevers, dit-il, si je ne trouve rien.

— J'aurais pourtant voulu te garder quelque temps, dit Dalègre, mais chasse toute espérance relative à la faïence... Tu peux rester avec moi, tu sais quel plaisir j'ai à te recevoir ; si le séjour de la ville ne te plaît pas, nous irons à quelques lieues d'ici, dans une propriété tenue par un de mes fermiers, où tu serais en excellent air, toi qui as passé toute ta vie enfermé dans un bureau.

— Je me trouve à merveille ici, dit Gardilanne, qui craignait d'être transporté à la campagne dans un pays où il ne pourrait continuer ses recherches.

Son séjour étant désormais fixé à la ville, ce fut dès lors entre les deux collectionneurs un combat sourd, dans lequel furent déployées de nombreuses ruses. Gardilanne cherchait à échapper à son ami, qui s'était, pour ainsi dire, vissé à lui. Ils en pâtissaient tous deux, et une certaine contrainte en résultait, malgré les soins et l'hospitalité cordiale dont Dalègre était obligé de faire parade ; mais, dès le second jour, un petit incident commença à ouvrir les yeux de Gardilanne, Ayant demandé de la moutarde à déjeuner, la vieille servante courut à la cuisine et en revint avec un moutardier décoré des dessins les plus riches de Nevers. Gardilanne poussa un cri d'admiration, Dalègre en poussa un de colère, et Marguerite effrayée des conséquences de sa maladresse, poussa également un cri d'effroi.

Les trois acteurs de cette scène bourgeoise, honteux de s'être laissé emporter par l'expression de leurs sentiments in-



times, restèrent interdits; mais Gardilanne, seul sincère, avait le dessus.

— Voilà, dit-il, un moutardier si élégant que je n'en ai jamais vu de pareil.

— Oh! oh! fit Dalègre.

— Charmant, fin, et d'une conservation!

— Il n'est pas mal, reprit Dalègre.

— Tu disais qu'on ne trouvait rien dans les maisons; mais quand je n'emporterais de Nevers qu'un tel moutardier, je ne regarderais pas mon voyage comme perdu.

Et Gardilanne maniait l'objet, le retournait en faisant briller au jour le principal décor, et Dalègre frissonnait que son ami ne mit le moutardier dans sa poche, malgré la moutarde.

— C'est une petite pièce de service à laquelle j'ai la faiblesse de tenir, dit-il, car elle me vient de mon grand-père.

— Ah! dit froidement Gardilanne en reposant le moutardier sur la table.

— Et vraiment, ajouta Dalègre en s'adressant à sa servante, cette femme ne sait ce qu'elle fait d'employer à un usage journalier un meuble si fragile. Allons, reportez à la cuisine le moutardier, vieille folle. Lavez-le avec soin et rangez-le dans l'armoire de mon cabinet, qu'il ne se casse pas. Je vous chasse s'il lui arrive le moindre accident.

— Comme tu traites durement cette pauvre Marguerite! dit Gardilanne, qui s'étonnait qu'un simple moutardier pût apporter autant d'irritation chez son ami, d'humeur paisible habituellement.

Mais Dalègre en revint à l'attachement qu'il avait pour un objet qu'il tenait de ses grands parents, et Gardilanne, qui connaissait ce genre de raisonnement employé par les paysans quand ils traitent d'un marché, se dit :

— Il a feint cette colère pour ne pas me donner le moutardier.

Une journée se passa à courir les différents fripiers de la ville, qui en effet n'avaient que de misérables meubles, des dessus de portes peints par un vitrier du dix-huitième siècle, et des objets de la même valeur. Dalègre menait son ami dans des endroits infertiles où il avait passé lui-même, et qu'il savait ne pas contenter l'ardente envie d'acheter du Parisien. Il lui fit dépenser ainsi trois jours inutilement dans la ville, les faubourgs et la banlieue, sans lui montrer autre chose que la vaisselle populaire de Nevers, qui ne valait pas raisonnablement plus de quatre sous l'assiette. Gardilanne, désespéré, maudissait intérieurement son voyage; mais un fait nouveau augmenta ses soupçons. Ayant demandé à Dalègre de quoi écrire une lettre, celui-ci le conduisit dans son cabinet, qu'il croyait avoir débarrassé de toute céramique accusatrice; mais il ne s'était pas rappelé que sur sa table, sous un large garde-main en papier gris, était resté un petit pupitre de faïence qui fit jeter à Gardilanne un cri d'enthousiasme.

C'était le plus coquet pupitre qui se pût voir, d'un émail blanc laiteux plus pur qu'une pâte tendre de Sèvres. Et sur cette douce blancheur couraient de folles arabesques capricieuses et contournées, au milieu desquelles s'agitaient des fantoches à la manière de Callot, mais plus élégants; de galants bossus contaient leurs peines à de belles dames dont la svelte longueur faisait penser aux figures de la Renaissance. Tout le pupitre était couvert de caprices jaunes et verts qui s'accrochaient à d'élégants lambrequins se détachant sur l'admirable émail laiteux du fond. Le peintre avait semé à profusion toutes ces figures sorties de son imagination sur le couvercle du pupitre, sous le couvercle, sur les côtés, dans le fond du pupitre.

— C'est une pièce vraiment royale! s'écria Gardilanne, qui eût été homme à vivre enfermé dans le pupitre, s'il l'eût eu en sa possession.

— Il me vient également...

— De ta grand'mère, reprit Gardilanne non sans ironie; mais comment un tel pupitre se trouve-t-il à Nevers! C'est une des plus belles pièces de la fabrique de Moustiers.

— Sans doute, dit Dalègre, les faïenciers nivernais avaient des échantillons des produits des fabriques rivales; j'ai bien trouvé ici des soupières de Niederwiller.

— Où sont-elles?

Dalègre rougit et fut embarrassé; il avait parlé trop vite.

— Je... les ai... données à un amateur.

— Il y a donc des amateurs, à Nevers?

— Ils sont morts, hélas! ajouta Dalègre qui entassait mensonges sur mensonges.

— Je ne m'étonne plus, dit Gardilanne, que tu sois devenu si savant; tu parles des faïences en vrai connaisseur, et je ne croyais pas avoir à m'honorer un jour d'un tel élève.

Dalègre balbutia en invoquant son ignorance.

— Non pas, tu t'y connais autant que moi, et un homme qui possède un pareil pupitre de Moustiers est un amateur des plus délicats... Maintenant, parlons franchement; ce pupitre est adorable, je te le dis sans ambages... Veux-tu me le céder pour cinq cents francs? tu me feras plaisir et je te devrai encore des remerciements.

— C'est un souvenir de famille, cher ami, et il m'en coûterait trop de m'en séparer.

— N'en parlons plus, dit Gardilanne.

— Je te l'aurais donné volontiers s'il ne me rappelait pas ma pauvre grand'mère.

— Bien, bien, dit Gardilanne d'une voix légèrement altérée.

— Cinq cents francs sont un bon prix, reprit Dalègre; mais l'argent ne me tente pas et je voudrais réellement pouvoir t'offrir ce pupitre.

— Je comprends tes motifs, cela suffit, dit Gardilanne d'un ton bref qui laissait percer quelque dépit.

— Nous autres provinciaux, nous ne vivons que par le souvenir de la famille, s'écria Dalègre en poussant un soupir qu'il chercha à teinter d'émotion.

Il résulta de cette conversation quelque froideur entre les deux amis, qui, si l'éducation ne les avait pas policés, se fussent montré les dents comme deux chiens se disputant un os; mais, pour être sourde et contenue, une sorte de haine n'en couvait pas moins entre les collectionneurs rivaux, qui déjà, par divers indices, avaient pressenti que l'amitié et le bric-à-brac ne pouvaient vivre en parfaite union. Cependant Dalègre, en sa qualité de maître de maison, essaya de faire oublier à son hôte cette petite déconvenue en lui offrant, au déjeuner, un certain vin de Bourgogne qui avait au moins vingt ans de bouteille; mais les collectionneurs se soucient bien des plaisirs de la table! Gardilanne eût jeûné deux jours pour arriver à la possession de l'élégant pupitre de Moustiers aux dessins si délicats.

— Je partirai demain matin, dit-il à Dalègre.

— Sitôt?

— Que ferais-je plus longtemps dans ce pays? ajouta Gardilanne avec une certaine amertume.

Le déjeuner se ressentit de ce mot, Dalègre ayant certains remords, mais ne pouvant se résoudre, malgré tout, à céder son fameux pupitre de faïence. Le café pris, Gardilanne manifesta le désir de faire encore un tour dans la ville, à l'aventure: il désirait même que Dalègre ne le suivit pas; mais celui-ci se garda bien de lui obéir, s'étant promis de ne pas quitter le Parisien d'un pas; or, quoique Gardilanne parût contrarié de cette ténacité à l'accompagner, Dalègre tint bon.

Habituellement les deux amis sortaient en se donnant le bras: ce jour-là, Gardilanne, pour mieux montrer qu'il entendait recouvrer son indépendance, affecta de s'éloigner de quelques pas de Dalègre, et comme il avait de longues jambes maigres,



sèches et nerveuses, il s'élança dans la ville avec une ardeur désagréable pour le Nivernais, qui était de complexion replète, plus favorisé du côté du développement du buste que des ambes. Les rues hautes, Gardilanne les montait comme un soldat escaladant une barricade; les basses, il les descendait comme un cheval emporté; il traversait les grandes places pleines de soleil sans sourciller. Dalègre soufflait, et de grosses gouttes de sueur tombaient de son front; malgré cette course ardente, Gardilanne n'en scrutait pas moins l'intérieur des maisons et flairait chaque vieille bâtisse avec des mouvements de narines qui faisaient frémir son ami.

Ils arrivèrent ainsi aux quais, près du grand pont, à l'endroit qu'ont choisi les faïenciers populaires de Nevers pour peindre la Nièvre et ses marinières, et le grand soleil ardent si cher aux vigneronnes. Les quais sont habités par les gens du peuple, les ouvriers et les bateliers. A cet endroit, Gardilanne ralentit sa marche pour donner un vif coup d'œil à chaque maisonnette ouverte, sur le mur desquelles étaient généralement accrochées quelques faïences vulgaires, comme des assiettes avec de grands coqs, des saladiers représentant le pont de Nevers, et des plats à barbe où se lisaient quelques maximes grotesques. Ce n'était pas là ce que cherchait Gardilanne, et cependant chacune de ces faïences lui faisait bondir le cœur.

— Tu vois! lui disait Dalègre, ce ne sont là que des bricoles.

Mais Gardilanne continuait sa course et ne lui répondait pas.

A l'extrémité du quai s'ouvre un grand hangar plein de débris de toutes sortes d'objets de démolitions: vieilles portes, vieilles fenêtres, vieux meubles, chiffons entassés destinés aux fabricants de papiers. A la porte étaient étalés des volumes dépareillés, comme il s'en voit chez tous les revendeurs de France. Au fond se dressait une immense armoire de paysan, dont un battant ouvert laissait entrevoir des entassements des choses les plus diverses. Gardilanne s'arrêta tout à coup.

— Voilà un fameux bahut, dit-il à l'homme qui, penché sur un établi devant sa maison, rabotait une planche.

Dalègre regarda avec curiosité le meuble et fut surpris de l'exclamation de son ami.

— Un peu grand peut-être, dit Gardilanne au brocanteur, sans quoi je l'emporterais à Paris.

— Ah! monsieur est de Paris? s'écria le fripier.

— Voulez-vous me permettre de mesurer la hauteur de ce bahut, afin que je voie s'il peut entrer dans mon appartement? Etes-vous raisonnable? nous nous arrangerons peut-être.

— Ah! monsieur, un meuble pareil vaut cinquante francs

comme un liard: tout chêne éprouvé, avec des ferrures comme on n'en fait plus aujourd'hui.

— Je le prendrai volontiers à quarante francs.

— Es-tu ou? dit à voix basse Dalègre à Gardilanne; je t'en aurai de meilleurs à vingt francs tant que tu en voudras.

— Ah! les Parisiens s'y connaissent, s'écria le brocanteur; ce sont des malins, ils vous achètent cinquante francs ce qui vaut mille écus. Monsieur, regardez seulement les moulures de la plinthe.

— Ne vous dérangez pas, dit Gardilanne, je vois à merveille; mais je ne donnerai pas de ce meuble plus de quarante francs.

— Il m'en coûte quarante et un, monsieur, sans les frais de transport, et, vraiment, j'y perdrais... Monsieur est assez juste pour savoir qu'il faut que chacun vive...

— A vingt-cinq francs le meuble serait déjà trop payé, dit Dalègre.

— Oh! monsieur, peut-on dire!... s'écria le marchand indigné qu'un de ses compatriotes l'empêchât d'enfoncer un Parisien.

— Quarante francs et le port, disait Gardilanne, me feront un meuble de soixante francs.

Et il sortait peu à peu de la boutique.

— Allons, monsieur, dit le marchand, nous partagerons le différend par le milieu, vous me donnerez quarante-cinq francs.

— Je réfléchirai, dit Gardilanne, et je viendrai vous voir.

— Veux-tu donc, lui dit en chemin Dalègre, payer ce meuble grossier moitié plus cher qu'il ne vaut?

— Bah! répondait Gardilanne, j'ai besoin d'une armoire, et celle-ci me sera fort utile.

— Si tu restais à Nevers deux jours de plus, je me charge de t'en trouver à la campagne de plus curieuses et à meilleur marché.

Tout en discutant à propos de l'armoire, ils étaient arrivés à la porte de Dalègre, lorsque Gardilanne, prenant tout à coup ses jambes à son cou, se sauva, criant à son ami:

— Décidément, je vais chercher l'armoire.

Et il disparut, laissant Dalègre stupéfait de cette folle détermination.

— Comme Gardilanne n'a rien trouvé à emporter de Nevers, pensa-t-il, sa manie d'acheter fait qu'il va s'embarasser de cette lourde armoire.

CHAMPLEURY.

(La suite au prochain numéro.)

#### ALBUM HISTORIQUE CONTENANT PLUS DE CENT VINGT COSTUMES DE TRAVESTISSEMENTS DE TOUTES LES ÉPOQUES.

Au moment où les bals d'hiver vont commencer, nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs un album d'une utilité indispensable, surtout aux personnes qui s'occupent de travestissements.

Cet album renferme plus de cent vingt costumes variés, fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

En dehors du côté utile de cet ouvrage, nous devons ajouter que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de onze magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe: chacune d'elles représente une multitude de danseurs

travestis, revêtus des costumes les plus à la mode et les mieux choisis.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier, et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, dans tous les salons aristocratiques.

8 francs, pris au Bureau du journal *le Progrès*; 9 francs, expédié franco par la poste.

Pour recevoir franco cet Album, il suffit d'envoyer un bon sur la poste, de 9 francs, à l'ordre de M. Henri Picart, 19, rue des Petites-Écuries, à Paris.